

LA MAISON D'ABDUL

Gérard Salem, Ibrahima Mabo Badji

mhp81

AU cours de nos enquêtes et de notre séjour à Fass, des amitiés se sont nouées. Une relation privilégiée s'est établie avec Abdul (1), âgé de seize ans.

Il faut dire que Fass surprend toujours le visiteur par le nombre d'enfants dans les rues, et que ces gosses ne cessent d'intriguer. Gosses par les jeux, le statut social, ils sont, tout petits, confrontés à la mort de leurs semblables, à l'ordonnance médicale ou à la note d'école que les parents ne peuvent payer. Ils sont aussi par la promiscuité régnant dans le bidonville au contact d'un monde d'adultes qui n'a rien de romantique.

Entendre ces gamins parler des infanticides, des habitants détroussés alors que leur maison était en feu, décrire avec humour et force détails la façon dont se déroule une passe chez une prostituée, la manière de bloquer l'accès des WC publics aux vieux souffrant de problèmes intestinaux afin de récolter quelques pièces, ou encore décrire les différences entre leur quartier et celui des nantis, tout cela plonge l'étranger dans un monde malaisé.

Abdul est vite devenu notre guide dans la ville : là où nous ne voyions que baraques sordides prêtes à brûler, ruelles sales et eaux stagnantes, Abdul nous situait chaque personne, chaque lieu. Petit à petit, un environnement uniforme a pris vie : telle cour enclavée est en fait un lieu de culte magique, telle zone non construite est hantée par des génies, tel notable rackette les habitants, telle maison abrite des prostituées, tel endroit cache des enfants qui se droguent. Il s'est ainsi transformé en tuteur, indiquant les dangers à fréquenter telle personne, suggérant les arrière-pensées de telle autre qui cherchait le contact.

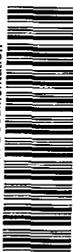
ULe père d'Abdul, employé à l'aéroport, a monté une troupe musicale. La maison est au fond d'une ruelle de Fass, dans une zone régulièrement inondée pendant la saison des pluies. Les baraques, faites de bois et de matériaux de récupération, abritent 29 personnes : la famille d'Abdul et les musiciens de la troupe. Ibrahima Badji est resté une journée complète dans la concession, notant systématiquement tous les événements. Les lignes qui vont suivre sont des extraits de ces notes, assortis de quelques explications.

ne journée à Fass

Fonds Documentaire ORSTOM
Cote : B*4745 Ex : 1

A 7 heures du matin, la mère de famille s'est levée pour s'occuper du déjeuner de ses enfants qui doivent aller à l'école et de son mari qui doit aller à son travail. (Abdul est le deuxième d'une famille de 8 enfants. Élève en 6^e de lycée, sa scolarité est sérieusement compromise pour des raisons financières. Le chef de

(1) Les noms des habitants ont été modifiés.



famille fait la journée continue à l'aéroport, ce qui lui permet de diriger les répétitions de sa troupe l'après-midi.)

Elle a réveillé les enfants à 7 h 10 pour que chacun prenne son bain matinal. (Sans eau courante, l'eau de la concession est prise à la borne-fontaine distante de 300 mètres environ ou achetée aux vendeurs au prix de 70 centimes les 20 litres.)

Elle allume le camping-gaz et pose le pot qui contient du kinkeliba (feuilles d'arbre qui entrent dans la composition des sauces). Après le bain des enfants, le père s'est levé à son tour. La maman envoie Abdul chercher un kilo et demi de pain. (Le kilo de pain coûte 2,20 F.)

A 7 h 25 le déjeuner qui a réuni toute la famille est fini. (On consomme également le matin les restes du repas de la veille.)

La mère porte dans ses quelques robes d'été. La mère de famille porte ses beaux vêtements qui sentent le tiourail (encens qui sert à parfumer, que les femmes préparent parfois comme aphrodisiaque). Avant de quitter la maison, le père de famille recommande à sa femme de lui préparer un tiebou-dienne (riz au poisson, plat traditionnel dakarois). Il va réveiller un de ses surga (personne qu'il héberge) pour lui confier des courses en ville et des commissions à donner. Le père de famille héberge chez lui les acteurs et actrices de sa troupe qui sont totalement intégrés dans sa famille. Ils mangent et dorment chez lui chaque jour, il dépense près de 30 à 40 F pour la nourriture. (Cela représente la « dépense » journalière, compte non tenu des achats faits au début du mois tel que le riz.)

Avec ce petit monde chez lui, il était obligé d'engager une bonne baol baol (originaire de la région Baol) qu'il paye 160 FF par mois (forme de redistribution des revenus, dès qu'une famille le peut, elle engage une bonne); de la matinée à midi, les enfants sont à l'école, le père au travail, la maman s'occupe du reste des membres secondaires de sa famille, la bonne balaie la cour et les chambres, va à la borne-fontaine chercher de l'eau et même prendre un nar (captifs maures qui détiennent le monopole de la vente de l'eau et également nom du récipient) qu'elle achète 70 centimes. Elle en achète trois.

A 9 heures, la mère s'habille pour se rendre au marché. Elle s'habille à la Adjaratou (grand boubou doré). Elle prend un panier et va trouver ses copines qui l'attendent dans la rue. La bonne continue de s'occuper de la petite fille de treize mois (la mère de famille âgée d'une trentaine d'années attend un neuvième enfant) et du déjeuner des surga qui se sont réveillés à 10 heures du matin, fatigués par les répétitions de la veille.

Revenue du marché à 10 h 45, la maman commence la cuisine qu'elle doit finir avant 13 heures. Son marché lui a coûté un long chemin du marché Fass à celui de Tilène, ensuite de la « Gueule Tapée » (marché de gros en poisson) faute de bons poissons (elle a fait environ 4 km). La bonne avait déjà allumé le fourneau (la cuisine se fait sur des « fourneaux malgaches », au charbon de bois) et pose une grande marmite de 5 kg. La maman mesure le riz, écaille les poissons (la tête représentant le morceau de choix) et lave les légumes. La marmite chaude, elle verse un quart de litre d'huile.

A 12 heures les enfants rentrent de l'école, le père descend (rentre du travail, le matin on y monte) à 13 h 30.

A 13 heures le repas est prêt. La maman partage en trois plats : un pour elle,

la bonne, les enfants et moi, un pour les surga et un pour le père. Cela fait 16 personnes qui mangent.

Après le repas, le fourneau est prêt pour le thé, c'est le dessert de tous les Sénégalais après le repas (on boit ainsi les « trois normaux » ; le thé bouilli dans la théière est à chaque fois un peu plus sucré).

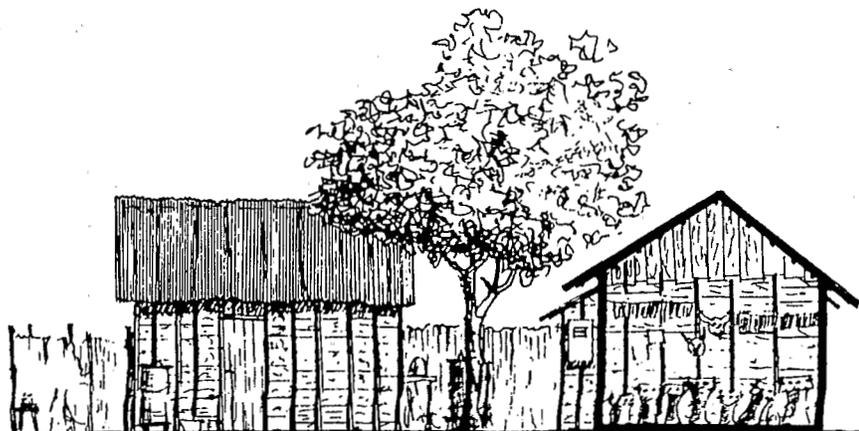
Le père qui est arrivé à 13 h 49 à ma montre nous serre la main et va dans sa chambre. La maman lui installe une natte et lui apporte son repas, plus de l'eau. Après le repas il invite ses surga à boire le thé et demande le compte rendu des courses faites le matin. Après les trois normaux, le père qui ne se repose même pas prend le chemin de la salle de répétition et charge les acteurs de le suivre.

Les enfants sont partis à l'école ; la mère à 14 heures aide la bonne à terminer son linge. Après, les enfants sont rentrés de l'école (il semble qu'une sieste ait interrompu l'observation !), et leur mère leur ordonne d'aller prendre un bain du soir.

Une journée bien remplie s'achève dans l'ordre d'une famille bien organisée.

La troupe doit le lendemain donner un spectacle à Dakar. Ainsi la vie de cette famille se partage-t-elle entre les hôtels les plus luxueux de la ville, parfois en déplacement à l'étranger, et le retour le soir au bidonville.

Le choix d'Abdul est fait : quand il sera grand, patron avec un grand bureau et des lunettes, il signera les papiers que ses secrétaires lui présenteront. ■



autrement paris

*mhp
81*

DAKAR-ABIDJAN-LAGOS-DOUALA-KINSHASA

CAPITALES DE LA COULEUR

HORS-SERIE 9 - OCTOBRE 84

fragments de vie à fass paillote

GÉRARD SALEM

Explosion urbaine, gigantisme urbain, bidonvillisation du tiers monde, macrocéphalies urbaines, mégalopolis africaine, planète des bidonvilles... les villes du tiers monde stimulent les imaginations, débrident le vocabulaire courant. Que de courbes démographiques, de projections vers l'an 2000, de photos d'enfants malnutris, de quartiers inondés : organismes internationaux et associations caritatives ne manquent pas de documents didactiques qui effraient et culpabilisent.

Le fait est, le phénomène brutal d'urbanisation du tiers monde — sans précédent dans l'histoire — prend de court géographes, aménagistes, médecins et autres planificateurs. Mais, ce que l'on a sans doute le plus de mal à comprendre, c'est la vie quotidienne des bidonvillois, ce que signifie concrètement vivre à vingt dans quelques mètres carrés, sans eau courante, sans argent pour se soigner, pour manger parfois. C'est ce que, très modestement, ce dossier va essayer de suggérer par une série d'éclairages partiels, de « coups d'œil » de l'intérieur. Le deuxième objectif de cette série d'articles est de décrire le pourquoi et le comment de l'attachement des bidonvillois à leurs quartiers, difficilement compréhensible pour l'étranger. Là comme ailleurs, en effet, le non-bidonvillois — africain ou européen — est victime de préjugés qui alimentent des projections caricaturales.

On peut distinguer deux discours dominants concernant les bidonvilles ; il est tantôt le lieu de toutes les violences, de la drogue, de la prostitution, de tous les trafics, tantôt le lieu de la sociabilité retrouvée, de la cohérence sociale : la ville africaine, la vraie. A la première vision correspondent les oppositions classiques entre milieu rural et milieu urbain, tradition et modernité, celle où tout fout le camp, où la ville n'est qu'une créature hybride génératrice d'acculturation et de vide social. Dans le second cas, les bidonvillois seraient les dépositaires des valeurs africaines ancestrales (solidarité,

terrains à bâtir

~~11.8.88
6001 ... FFLO TIL~~

socialisme primitif, dignité...); voire les prolétaires qui auraient su africaniser la ville. Les premiers sont partisans de l'éradication pure et simple de ces zones — position imprégnée d'hygiénisme et de politique urbaine de prestige —, les seconds pour l'aménagement sur place de ces quartiers — position politique, « tiers mondiste », qui revendique le droit à la ville pour les citadins pauvres. Si chaque discours prend le contrepied de l'autre, ils ont en commun d'être tous deux extérieurs au bidonville et de considérer les bidonvillois comme des marginaux. La vie quotidienne des bidonvillois ne se réduit à aucune de ces caricatures.

L'ORIGINE DE CE DOSSIER

Dans le cadre d'une étude sur les relations urbanisation et santé dans les villes du tiers monde, l'équipe de recherche de l'ORSTOM a notamment travaillé pendant l'année 1983 dans le dernier grand bidonville de Dakar, le quartier de Fass Paillote. Cette enquête à laquelle ont participé des anthropologues, des géographes et des médecins vise à définir en amont des disciplines relevant de la médecine, l'ensemble des conditions et modes de vie qui influent sur l'état de santé de la population. Nous avons ainsi procédé à une série d'enquêtes sur l'organisation politique du quartier, les conditions d'habitat et d'hygiène de la population, les usages quotidiens de l'espace habité, de l'eau et sur les réseaux de guérisseurs traditionnels.

Le temps fort de la recherche a eu lieu pendant la saison des pluies, moment où l'équipe s'est installée dans le bidonville et a ouvert une consultation médicale. Tous les membres de l'équipe de recherche ont donc contribué à l'élaboration de ce dossier.

• Ibrahima Mabo Badji : originaire de Casamance, a quitté son village natal pour chercher du travail à Dakar. Actuellement enquêteur à l'ORSTOM.

• Michèle Courbon : géographe, réside à Dakar depuis deux ans ; a participé aux enquêtes préliminaires sur Fass Paillote.

• Alain Epelboin : médecin et ethnologue, rattaché au CNRS, coresponsable de l'équipe Dakar. Travaille depuis une dizaine d'années sur les représentations traditionnelles de la maladie dans les sociétés africaines.

• Sylvie Epelboin : gynécologue et ethnologue, travaille depuis une dizaine d'années sur les représentations traditionnelles de la maternité.

• Michel Ogrizek : médecin et ethnologue, travaille sur les représentations traditionnelles de la maladie en Afrique centrale notamment.

• Charles Fileppi : architecte, enseignant à l'École d'architecture et d'urbanisme de Dakar. A participé aux enquêtes sur Fass Paillote.

• Jacques Ndiaye : originaire du Sine Saloum, coordinateur des enquêtes de l'équipe.

• Bernadette Sagna : originaire de Casamance ; a migré à Dakar à la recherche d'un emploi.

• Gérard Salem : géographe, chercheur à l'ORSTOM ; coresponsable de l'équipe urbanisation et santé. Travaille depuis une dizaine d'années sur l'agglomération dakaraise.

• Michel Svignon : géographe ; professeur à l'université de Dakar.

Cette recherche a en outre bénéficié du concours des étudiants de troisième année de l'École d'architecture, notamment d'Y. Diaoune, qui est l'auteur des dessins présentés dans ce dossier. Les articles n'engagent bien évidemment que leurs auteurs. ■



Photo : Hemjir/Hoa-Qui

Maison en préfabriqué, transport hippomobile.